

**Corinne Maier**

## **Représentation de l'Histoire dans les *Mémoires de guerre* du Général de Gaulle : fiction ou mythe ?**

### **Introduction : le Général de Gaulle captif du personnage de l'histoire qu'il est devenu**

Le général de Gaulle fait partie de ces figures hautes en couleur qui traversent, drapeau au vent, les pages des livres d'histoire français, depuis Sainte Geneviève ou Jeanne d'Arc en passant par Bayard ou Gambetta. Dans l'hexagone, cet homme fait partie du patrimoine : un militaire qui sort du rang le 18 juin 1940, un officier sans armée, un politique en uniforme, un monarchiste républicain, un stratège écrivain...

De Gaulle est désormais dans l'esprit et le cœur de ses concitoyens non seulement le plus grand homme de l'histoire de France, mais aussi le grand homme tout court. A l'admiration individuelle a succédé le consensus, puis la sanctification ; la canonisation semble en bonne voie.

L'énorme bibliographie consacrée à Charles de Gaulle compte plusieurs milliers de titres, souvenirs, témoignages, essais, odes, recueils de citations... Elle est supérieure à celle de tout autre personnage de l'histoire de France, Napoléon compris. Sous la multiplicité de ces coups de projecteurs, les contours de la personnalité se brouillent ; n'est-ce pas précisément à cause de la profusion des ouvrages qui le concernent que De Gaulle fausse compagnie à son siècle ? Quand trop d'histoire tue l'histoire...

« Le grand Charles, notre Astérix populaire et notre tour Eiffel » (Nora, 1992, p. 348) est devenu une image d'Epinal pour les Français, juge Pierre Nora. Dans la légende de la France, il est la dernière figure d'une grandeur à jamais perdue. Grandeur qu'il incarne, et c'est à ce titre qu'il est considéré comme le père de la cinquième République, le « père de la nation », point de repère politique inlassablement sollicité.

De Gaulle, depuis longtemps, a cessé d'être Charles pour se statuer sous le nom de Général de Gaulle. C'est sous ce nom qu'il écrivit entre 1952 et 1958 les *Mémoires de guerre*. Ce texte, « meuble d'époque » (Lacouture, 1965, p. 188), est la Bible du gaullisme, exposant d'un même pas son action et l'épopée de la France en guerre. Lire attentivement ce document permet de montrer qu'il expose une fiction, qui se déploie selon une structure de mythe, et dont le style obsolète « date » quelque peu. Ce commentaire des *Mémoires*, si nous avons choisi de l'effectuer en faisant appel (sans exclusive) à certains concepts de la psychanalyse (Freud et Lacan), c'est que les *Mémoires*, à l'instar de l'inconscient freudien, échappent au temps.

### **Écrire l'Histoire**

#### *Une mise en scène*

Le Général écrit l'histoire, et, pour composer les *Mémoires de guerre*, on sait la discipline qu'il s'est imposée, rassemblant des documents par devoir, traitant l'écriture comme une affaire d'Etat :

« Nos archives, explique-t-il en 1954 à Georges Duhamel, comportent près de 100 000 pièces, que mon secrétaire Thibault eut le soin de trier... Il en retira les quelques 3000 documents utiles à mon récit. Personne ne doit se fier à sa mémoire. Tous les entretiens que je rapporte avec Churchill, avec Eden, avec tant d'autres, j'en dictais aussitôt après un compte rendu à mon secrétaire qui le classait dans nos dossiers. Le travail de reconstitution fut considérable. » (Le Bihan, 1996, p. 150)

Buffon, naturaliste, considérait les connaissances et découvertes scientifiques comme « hors de l'homme ». De même dans les *Mémoires de guerre*, les faits historiques, les événements, se situent hors du récit à proprement parler puisqu'ils sont rassemblés dans la partie « Documents » de l'édition Plon datée des années 1950 (1954, 1956 et 1959), que le Général a supervisée lui-même. Les télégrammes, lettres, notes, rapports écrits ou reçus par De Gaulle qui y sont reproduits occupent tout de même près des deux tiers de chacun des trois tomes.

Mais si De Gaulle rassemble toutes ces références, arguments, documents, il donne sa version, et sa vision ne fait pas que chapeauter les faits. Car elle est une tentative de dire - ou plutôt d'écrire- le sens à leur donner, le point de vue à privilégier. Ce que De Gaulle historien nous dit, c'est que l'appel du 18 Juin 1940 est le véritable point de départ de l'engagement de la France dans la guerre. Cet acte de parole est, à sa façon, *ex nihilo* ; l'appel à la Résistance ne s'autorise d'aucun précédent, ne cite ni Vercingétorix, ni Jeanne d'Arc, ni la Révolution, ni Verdun ; il s'agit bien d'un commencement, et, d'une certaine manière, l'événement crée le temps. Ensuite, quand la France aura été relevée, il y aura une histoire de France où le 18 Juin 1940 prendra place.

Et cette histoire, le mémorialiste entend la graver, non pas dans du marbre, mais dans le texte des *Mémoires*. Précision des événements, lourdeur des énumérations, déroulés en autant de longs chapelets :

« Depuis que l'amiral Godfroy avait conclu avec Andrew Cunningham l'accord qui neutralisait ses navires, le cuirassé Lorraine, les croiseurs : Duguay-Trouin, Duquesne, Suffren, Tourville, les contre-torpilleurs : Basque, Forbin, Fortuné, le sous-marin Protée, restaient à l'ancre dans le port. » (De Gaulle, p. 158)

Aucun nom de sous-marin, de navire, de croiseur, ne semble pouvoir être épargné au lecteur - afin que rien ne puisse être oublié.

L'histoire gaullienne est aussi une mise en scène. Si les images prises au théâtre sont un fond classique pour la description de la vie politique, celles utilisées par De Gaulle constituent un réseau très dense dans lequel entrent toutes les parties de l'art dramatique : décors, coulisses, projecteurs, tragédie, tragi-comédie, drame, théâtre d'ombres, acteurs, premiers rôles, figurants, chœurs.

« La tragédie allait commencer » (De Gaulle, p. 164)

« Allons! Qu'on frappe les trois coups ! » (De Gaulle, p. 311)

« Ce n'est pas sans anxiété que j'attends le lever du rideau sur le nouvel acte du drame » (De Gaulle, p. 311)

« Il en est de la guerre comme de ces pièces de théâtre où, à l'approche du dénouement, tous les acteurs viennent sur la scène. » (De Gaulle, p. 759)

La France est au premier plan du drame :

« Je constate que, comme toujours, au centre du drame est la France » (De Gaulle, p. 318)

lui-même s'en présente comme l'homme - orchestre, et s'en fait le scribe.

### *La fiction du Général*

Le récit historique des *Mémoires de guerre* relève du genre littéraire identifié par Freud sous la rubrique des mythes, légendes et contes qui contiennent « les rêves séculaires de la jeune humanité. » (Freud, 1971, p. 80) L'enjeu de cette histoire-fiction est la mémoire des Français, vécu en perpétuelle évolution, perception du passé nettement différenciée de l'histoire, mais dont le dialogue avec cette dernière permet la construction d'une mythologie politique. La version gaullienne de l'histoire de la France dans la guerre deviendra un temps l'histoire officielle.

Car cet homme rêve l'histoire, comme d'autres rêvent leur vie. Il réorganise de façon très personnelle les événements de 1939-1946 tels qu'il a commencé à les faire prévaloir dès 1940, et les *Mémoires* servent à écrire une fiction sainte et édifiante : le « résistancialisme » gaullien. La Résistance y est assimilée à l'ensemble de la nation, car le salut émane de la « France éternelle ». Selon Henry Rousso, le « résistancialisme » gaullien se formule alors comme un axiome :

« la Résistance, c'est de Gaulle ; de Gaulle, c'est la France ; donc, la Résistance, c'est la France. » (Rousso, 1990, p. 109)

C'est ainsi que l'épopée gaullienne camoufle la Résistance. Car de celle-ci De Gaulle se méfie, particulièrement des communistes que l'agression hitlérienne a fait basculer dans son camp, mais dont les desseins d'après-guerre ne sont pas les siens. Alors, comme De Gaulle veut ignorer que la Résistance fut « plurielle », et même très divisée sur le plan idéologique, elle est représentée dans les *Mémoires* sous la forme d'une image abstraite, d'un simple combat militaire. Il dépossède les résistants de la Résistance au profit de la nation « tout entière » (De Gaulle, p. 580) ; il la vide de sa spécificité en la rattachant à une perspective historique très longue :

« Les maquis le prouvent, de leur côté. On voit, à cette occasion, les môles naturels de la France reprendre la même importance qu'ils avaient quand, successivement, les Celtes, les Gaulois, les Francs, défendaient partout et en détail l'indépendance du pays contre les envahisseurs : Germains, Romains, Sarrazins. » (De Gaulle, p. 522)

Si c'est la France tout entière qui a résisté et a gagné la guerre, le rôle de la puissance militaire américaine qui, finalement, a décidé de tout, se voit occulté. L'écrivain met en œuvre toute la puissance de son verbe afin de donner bonne conscience à la France, et ce par un tour de passe-passe que, curieusement, il avoue pour tel :

« Pour moi, je me sentais décidément assez fort pour être sûr que, demain, la bataille et la victoire des autres seraient aussi la bataille et la victoire de la France. » (De Gaulle, p. 420)

Cette construction du « résistancialisme » gaullien, commencé dès 1940, sert tout d'abord à défendre les intérêts d'un pays en piteux état, dont la faiblesse peut inciter ses alliés eux-mêmes à gagner sur lui des avantages. Mais ce n'est pas tout. Nourrie par l'écriture des *Mémoires de guerre*, cette fable bien-pensante donnera assise au retour au pouvoir du Général en 1958, jettant les fondations d'une régénérescence d'une droite française longtemps discréditée par Vichy. Si cette vision de l'histoire connaît son apogée dans les années 1960, et reflue dans les années 1970, le personnage De Gaulle, quant à lui, n'a pas été remis en cause. Au point qu'il est aujourd'hui érigé en « lieu de mémoire autonome », analyse Pierre Nora (1992, p. 355). Tel un buvard, le grand homme domine toute la période de la guerre, au point de sembler en absorber non seulement les autres figures, mais aussi toutes les aspérités.

De Gaulle veut ignorer que l'histoire est sans point de vue absolu, sans perspective vraie. C'est pour cela que Jacques Lacan affirme la détester ; elle n'est qu'un récit, qui, comme tout récit, n'a pas de sens intrinsèque, mais tente de faire croire qu'il en a un :

« L'Histoire est précisément faite pour nous donner l'idée qu'elle a un sens quelconque. Au contraire, la première des choses que nous ayons à faire, c'est de partir de ceci, que nous sommes là en face d'un dire, qui est le dire d'un autre, qui nous raconte ses bêtises, ses embarras, ses empêchements, ses émois, et que c'est là qu'il s'agit de lire quoi ? - rien d'autre que les effets de ces dire. » (Lacan, 1972-1973, p. 45)

L'histoire ment, elle ment absolument, et elle n'est qu'un instrument aux mains du Général.

### **Les *Mémoires* dessinent la structure d'un mythe.**

#### *Les Mémoires lus comme une partition : Résistance contre Persistence*

Cet instrument, cette pâte historique, De Gaulle la travaille à sa guise. Sa fiction historique prend les caractéristiques du mythe ;

« Derrière l'histoire, l'histoire des faits auxquels s'intéressent les historiens, il y a le mythe », analyse Jacques Lacan (Lacan, cours du 16-03-1976).

Sa substance ne se trouve ni dans le style, ni dans le mode de narration, mais dans l'histoire qui y est racontée. Ses éléments s'organisent sur un canevas complexe comparable à une partition :

« Mais le retour des mêmes éléments, retour non pas simple, mais transformé, oblige à les ordonner, non pas simplement sur une seule ligne, mais dans une superposition de lignes qui se disposent comme dans une partition, et vous pouvez alors voir s'établir une série de successions lisibles aussi bien horizontalement que verticalement.» (Lacan, 1956-1957, p. 278)

Si les *Mémoires* dessinent l'esquisse d'un mythe, il ne s'agit pas d'un mythe à part entière, parce que De Gaulle a seulement écrit sa propre partition historique, par opposition et complémentarité avec celle de Pétain.

C'est par combinaisons que les unités constitutives acquièrent une fonction signifiante. Un double système d'antagonismes superposé apparaît dans les *Mémoires*, comme le montre le tableau ci-après, qui s'inspire de la méthode de décomposition du mythe d'Oedipe mise en place par Lévi-Strauss (1958, pp. 243-250). En 1940, aucune commune mesure n'apparaît entre

Pétain, qui demande l'armistice, et De Gaulle, qui appelle au combat au nom d'une « certaine idée de la France » alors que tout semble perdu. Il y a contradiction entre la Résistance (la France est une lutte, il s'agit d'en restaurer la « grandeur », De Gaulle, p. 49), et la persistance (la France doit durer). Opposition aussi entre le projet gaullien, qui est de faire aimer la France, et l'objectif affiché de Pétain, qui, au contraire, vise à faire aimer la terre davantage qu'une France frileuse et souffreteuse. Incompatibilité encore entre la négation de l'autochtonie par De Gaulle (l'histoire de France entre 1940 et 1944 s'est écrite à Londres et à Alger), et l'affirmation de l'attachement au sol par Pétain (il n'y a de Français qu'en France).

Deux conceptions de la loi, enfin, apparaissent : si le régime de Pétain est issu de la loi du 10 Juillet 1940 qui lui confie les pleins-pouvoirs, De Gaulle, alors même qu'il n'a fait l'objet d'aucune désignation officielle, s'affirme « légitime » (De Gaulle, p. 395). C'est sur cette légitimité auto-proclamée, mais reconnue à la Libération par les Français, que le Général s'appuiera pour promouvoir sa conception très particulière de la loi. La loi telle qu'il la conçoit doit s'appliquer à tous, transcendant les différences et les particularismes : pour tous les Français, il y a le service de la France, et être au service de la patrie est alors un devoir, presque un impératif catégorique.

La décomposition du récit montre bien que r1, relation d'inversion de 1 à 2, se duplique de 3 à 4 en r2. R1 est équivalent à r2, et chacune est une relation de contradiction. Les deux rapports d'inversion r1 et r2 ont un rapport de contradiction, R.

|  |  |  |  |
|--|--|--|--|
| De Gaulle:<br>« Légitimité ».          | Pétain :<br>Légalité.                  | De Gaulle :<br>Londres, capitale de la France Libre.       | Pétain :<br>Vichy : il n'y a de Français qu'en France.     |
| Une « certaine idée de la France ».    | L'armistice d'abord.                   | La « France Libre » réfugiée à Londres exalte la France.   | Exaltation du paysan : « La terre, elle, ne ment pas ».    |
| France de la « grandeur ».             | France du « moindre mal ».             | Pour tous les Français, il existe le service de la France. | Persécution des juifs, des communistes, des francs-maçons. |
| La France doit « vivre <sup>1</sup> ». | La France doit « durer <sup>2</sup> ». |  |  |
| 1<br>Résistance                        | 2<br>Persistance                       | 3<br>Négation de l'autochtonie                             | 4<br>Affirmation de l'autochtonie                          |

#### *De la structure mythique des Mémoires de guerre*

Que signifie le rapport de contradiction R ? Si le mythe a un sens, il ne peut tenir aux éléments isolés qui entrent dans sa composition, mais à la manière dont les éléments sont

<sup>1</sup> De Gaulle aimait à citer ce mot de Chamfort : « Les raisonnables ont duré. Les passionnés ont vécu. » (De Gaulle, p. 268).

<sup>2</sup> Déclaration de Pétain à M. Allen, correspondant au New York Times, le 17 janvier 1941 : « Aujourd'hui, la preuve est faite. La France a duré... »

combinés. Car il n'explique rien, et la vérité ne s'y révèle que dans une alternance d'éléments opposés :

« l'objet du mythe est de fournir un modèle logique pour résoudre une contradiction (tâche irréalisable quand la contradiction est réelle). » (Lévi-Strauss, 1958, p. 264)

C'est dire que le mythe n'explique rien, et les oppositions sont absorbées et surmontées par le « disparate », précise Jacques Lacan (1959-1960, p. 328). Il y a le ciel, il y a la terre, entre lesquels on ne saurait concevoir de parité : pourtant, le feu vient du ciel et est tout de même présent sur la terre. Le mythe est bien un effort pour établir un rapport entre les termes de cette asymétrie première, ciel-terre, mais aussi homme-femme, parmi les termes disparus qui sont en jeu.

On peut faire l'hypothèse que les termes disparates en cause dans les *Mémoires de guerre* seraient le même et l'autre. Comment être patriote et ouvert à d'autres peuples ? National en intégrant des particularismes ? La relation de contradiction R poserait alors la question de savoir comment une communauté peut exister par rapport à une autre, en même temps avec et contre elle. De ce ballet de figures et d'éléments strictement opposés, De Gaulle-Pétain, Londres-Vichy, nombre de Français ont tiré la conclusion que De Gaulle et Pétain étaient complémentaires, et qu'ils s'étaient mis d'accord pour se répartir les rôles : à l'un le glaive, à l'autre le bouclier. N'est-ce pas ainsi que la réconciliation entre les adeptes de Vichy et les partisans de la Résistance a pu être possible à la fin de la guerre ?

La pensée mythique est habituellement de transmission orale, et supportée par une grande diversité de récits, mais le mythe peut être écrit, et prend alors la forme d'une seule histoire.

« Le propre d'un mythe qui est écrit, comme l'a fait remarquer Lévi-Strauss, c'est que de l'écriture il n'y en a qu'une seule forme, alors que le propos du mythe, comme c'est toute l'œuvre de Lévi-Strauss de la démontrer, c'est d'en avoir une très grande quantité, et c'est qui le constitue comme mythe », fait observer Lacan (cours du 17-03-1971).

Si pour Claude Lévi-Strauss le mythe traite un problème, pour Jacques Lacan il s'agit d'autre chose que d'opposer le mythe et la réalité : au contraire, le mythe désigne et enseigne sur ce qu'il y a de plus réel. Cette fiction qu'est le mythe :

« entretient un rapport singulier avec quelque chose qui est toujours impliqué derrière elle, et dont elle porte elle-même le message formellement indiqué, à savoir la vérité. » (Lacan, 1956-1957, p. 253)

La vérité se révélerait donc dans une alternance de choses strictement opposées, qu'il faut faire tourner les unes autour des autres ; quelque chose afférent à la vérité de cette période troublée que fut la Seconde guerre mondiale en France est peut-être déplié dans notre petit tableau.

### *Un récit qui échappe au temps*

Le récit des *Mémoires* est hors de l'histoire, tout comme le mythe tel que l'évoque Jacques Lacan :

« Ce que l'on appelle un mythe, qu'il soit religieux ou folklorique, à quelque étape de son legs qu'il soit pris, se présente comme un récit ; (...) On peut dire par exemple qu'il a quelque chose d'atemporel. » (Lacan, 1956-1957, p. 253)

Ce qui échappe au temps dans les *Mémoires*, ce ne sont pas les événements eux-mêmes, précisément et scrupuleusement datés, mais c'est le moment où ils ont été relatés. De Gaulle écarte si bien de son texte toute allusion à l'époque où il écrit (en réalité pendant la quatrième République) que le lecteur a l'impression que les *Mémoires* sont contemporains de la guerre, qu'ils ont été écrits en même temps que les événements se déroulaient. Cette impression est renforcée par l'usage fréquent du présent :

« Le 5 juin, j'apprends que l'ennemi reprend l'offensive. » (De Gaulle, p. 49)

« Mais nous ne sommes qu'au présent. La France en guerre se retrouve chez elle. » (De Gaulle, p. 638)

Le présent est une forme neutre peut s'incorporer à n'importe quel contexte, quelle que soit l'époque donnée.

Anhistorique aussi est la conclusion de l'ouvrage, qui s'achève sur un retour à l'ordre des saisons. La célèbre prosopopée qui clôt de manière assez inattendue le récit célèbre le rythme des saisons, phénomène par définition intemporel. Ce véritable morceau de bravoure peut être lu comme le retour à l'ordre après le chaos et les excès de la guerre. Mais écoutons plutôt De Gaulle :

« A mesure que l'âge m'envahit, la nature me devient plus proche. Chaque année, en quatre saisons qui sont autant de leçons, sa sagesse vient me consoler. Elle chante, au printemps : "Quoi qu'il ait pu, jadis, arriver, je suis au commencement ! Tout est clair, malgré les giboulées ; jeune, y compris les arbres rabougris ; beau, même ces champs caillouteux. L'amour fait monter en moi des sèves et des certitudes si radieuses et si puissantes qu'elles ne finiront jamais". En automne, elle soupire... Elle proclame, en été... » (De Gaulle, p. 886).

Grâce à De Gaulle, le cycle des saisons est rétabli, un juste milieu est enfin trouvé, autorisant un dialogue entre la France et les Français, entre le pouvoir et les citoyens. En fait, les *Mémoires* racontent comment l'harmonie du monde l'a emporté sur le chaos.

### Un style anachronique

« Dernier paladin du monde ancien », selon la formule de François Mauriac (1975, p. 339), De Gaulle construit ses *Mémoires* à l'image d'un refuge hors du temps où il est reclus. Le style du Général ne recule pas devant des termes vieillots :

« ...la progression des soviets et l'action de leurs agents faisaient subir à certains gouvernements réfugiés le supplice de la poire d'angoisse » (De Gaulle, p. 575)

« ...il était périodiquement saisi par une sorte de tracassin qui le poussait aux intrigues. » (De Gaulle, p. 229)

L'emphase empoulée du verbe gaullien n'apparaît jamais mieux qu'à travers ses métaphores. Elles sont volontiers audacieuses, telle l'échelle des salaires comparée à « la toile de Pénélope » (De Gaulle, p. 720), ou le territoire du Fezzan à un « fruit savoureux du désert » (De Gaulle, p. 335). De Gaulle n'hésite pas à filer la métaphore marine :

« Mais je me vois comme un navigateur enveloppé d'un grain épais et qui est sûr, s'il maintient le cap, que l'horizon va s'éclaircir. En attendant, la bourrasque redouble. » (De Gaulle, 377)

Certaines de ces métaphores filées sont de véritables morceaux de bravoure, pouvant prendre dans sa nasse un paragraphe entier. Le lecteur des *Mémoires* est alors à deux encablures du mal de mer.

On ne s'amuse pas beaucoup en lisant les *Mémoires*. C'est que le style du Général y est lourd et empesé : peu d'humour, aucun second degré - ce qui contraste avec la verve et l'esprit dont il a su faire preuve dans d'autres contextes. Pétain ne dit pas un seul mot « où l'on perçut le sanglot de l'indépendance violée » (De Gaulle, p. 432), Brossolette « mesure dans ses profondeurs l'abîme où haletait la France » (De Gaulle, p. 245), la patrie « chancelle dans la tempête » (De Gaulle, p. 451), la jeunesse est un « fleuron d'espoir ajouté à la gloire obscurcie de la France » (De Gaulle, p. 250). La grandiloquence n'est pas absente : « Derrière le nuage si lourds de notre sang et de nos larmes, voici que reparait le soleil de notre grandeur ! » (De Gaulle, p. 499), et, à l'occasion, le cliché affleure.

Un pastiche de la littérature, tel est le récit du Général. Roland Barthes évoque non sans alacrité :

« ce style, follement anachronique, où le théâtre littéraire atteint une impudeur stupéfiante, ce style de pasticheur plus que d'écrivain, dont le ressort principal est d'imposer les signes de la Littérature au flot des vérités prudhommesques. » (Barthes, 1993, p. 830)

Des évidences, il n'en manque pas dans les *Mémoires* :

« Pourtant, dans le petit parc, - j'en ai fait quinze mille fois le tour ! - les arbres que le froid dépouille manquent rarement de reverdir et les fleurs plantées par ma femme renaissent après s'être fanées. » (De Gaulle, p. 885)

En effet, généralement, le printemps fait suite à l'hiver ! Et quelques lignes plus loin, De Gaulle ajoute : « le chant d'un oiseau, le soleil sur le feuillage ou les bourgeons d'un taillis me rappellent que la vie, depuis qu'elle parut sur la terre, livre un combat qu'elle n'a jamais perdu. » Pour le Général, tout est matière à épopée dès lors que sa plume s'en mêle.

Corneille, Lamartine, Toqueville, Renan, Barrès, Péguy, Psichari, Bergson, Shakespeare, Vigny, Chateaubriand : les références sont le plus souvent implicites. Car De Gaulle est avare en citations dans les *Mémoires de guerre*, à la différence de ses écrits de jeune officier, où elles étaient nombreuses. Mais celui qu'il cite avec le plus de conviction, c'est encore lui-même, puisque nombres d'extraits de ses discours sont repris et commentés dans les *Mémoires*. Certaines phrases sont toutefois des échos d'œuvres connues, à commencer par la première phrase, « Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France », qui évoque l'attaque de La Recherche du temps perdu. C'est que De Gaulle détournait et transformait en De Gaulle ce qu'il trouvait digne d'intérêt dans les livres des autres.

Le côté quelque peu obsolète des *Mémoires* est lié à son aspect de pastiche bariolé de multiples sources. Mais c'est avant tout la littérature héroïque qui y est minée avec le plus



d'application. Le style c'est l'homme, disait Lacan à la suite de Buffon, ajoutant, interrogatif : « l'homme à qui l'on s'adresse ? » (Lacan, 1966, p. 9) De Gaulle, qui parle aux grandes figures de l'histoire de France, parodie la littérature héroïque :

« Cependant, ils (les combattants de Leclerc) auraient à attendre encore dix longs mois, sous une chaleur torride, dans les cailloux et les sables, avant de saisir la victoire et d'aller laver leur poussière dans la Méditerranée. » (De Gaulle, p. 259)

Le sang clair sur le sable chaud, ce poncif se devait de figurer dans un ouvrage de guerre.

Alors l'élite française (Valéry, Duhamel, Mauriac et Malraux notamment) en admiration devant le « don d'écrivain » du Général, pour reprendre la formule de la revue *Tel Quel* (Barthes, 1993, pp. 830-831) ne laisse pas d'étonner : le De Gaulle de François Mauriac, par exemple, est investi d'une Mission par l'Histoire et par Dieu, c'est Michelet écrivant sa Jeanne d'Arc. Est-ce de la servilité ? Il semble plutôt, comme l'avance Roland Barthes, que le Général incarne avec conviction le rêve de l'intelligentsia : un écrivain au pouvoir. Evidemment ce n'est qu'un songe, car le Général est davantage un politique qui écrit qu'un écrivain qui gouverne.

### **Conclusion : un rêve d'éternité**

Cet homme hors du temps, qui invente une légende de la France, à qui s'adresse-t-il ? Il parle aux morts. Les *Mémoires* sont un témoignage destiné à alimenter un échange avec les grandes figures de l'histoire de France. Car c'est bien à eux qu'il destine son texte, en forme de « *Mémoires* d'outre-France ». L'exploitation à outrance de la figure de l'interrogation oratoire, énoncé dont le tour est interrogatif mais qui n'est pas une question, en est la marque ; par cette figure de style, De Gaulle prend à témoin ses interlocuteurs.

« Hélas ! au cours de la bataille de France, quel autre terrain fut ou sera conquis que cette bande profonde de 14 kilomètres ? Mis à part les équipages d'avions abattus dans nos lignes, combien d'autres Allemands auront été faits prisonniers ? Aux lieux et places d'une pauvre division, faible, incomplète, improvisée, isolée, quels résultats n'eût pas obtenus, pendant ces derniers jours de mai, un corps d'élite cuirassé dont nombre d'éléments existaient, d'ailleurs, bel et bien, quoique contrefaits et dispersés ? » (De Gaulle, p. 46)

Le grand homme De Gaulle ne prend à témoin les autres grands hommes que pour leur présenter le bilan de son action.

Dans le dernier chapitre du second volume des *Mémoires d'espoir*, suite des *Mémoires de guerre* que le Général n'a pas eu le temps d'achever, il avait l'intention, révèle Jean Mauriac, de se mettre lui-même en scène face aux grands de l'Histoire. Le lecteur aurait ainsi pu assister à une confrontation du Général avec Clovis et Charlemagne, Philippe-Auguste et Colbert, Napoléon et Clemenceau, sur le thème : Qu'auriez-vous fait à ma place ? Il n'est pas étonnant qu'il n'ait pu venir à bout de ce projet, qui relève de toute évidence d'un au-delà de la vie. Car l'éternité pour cet homme, c'est de discuter de la France. C'est ainsi qu'il nous faut l'imaginer aujourd'hui, trente ans après sa mort : statufié dans un dialogue sans fin avec des monuments de l'histoire, dans un paradis qui a les couleurs du Panthéon.

Mais, depuis longtemps, il s'était préparé à l'éternité :

« Puisque tout recommence toujours, ce que j'ai fait sera, tôt ou tard, une source d'ardeurs nouvelles après que j'aurai disparu. » (De Gaulle, p. 885)

Car le temps gaullien a toujours été une perspective temporelle très longue, loin du temps ordinaire :

« Ma nature m'avertit, mon expérience m'a appris, qu'au sommet des affaires on ne sauvegarde son temps et sa personne qu'en se tenant méthodiquement assez haut et assez loin. » (De Gaulle, p. 445)

En fait, c'est un temps *géographique* qui résume les coordonnées gaulliennes, avec en abscisse, longtemps, et en ordonnée, hauteur ; très loin et très haut, c'est ainsi que De Gaulle a voulu s'inscrire dans la mémoire des Français, au firmament d'une Histoire finalement plus proche de la nature que de la culture.

## Références

Barthes, R. (1993). De Gaulle, les Français et la littérature. In *Œuvres complètes (tome I)*. 1942-1965, Paris : Seuil.

Freud, S. (1971). La création littéraire et le rêve éveillé. In S. Freud (Ed.), *Essais de psychanalyse appliquée* (p. 80). Paris : Gallimard, coll. « Idées », [trad. fr. M. Bonaparte et E. Marty].

de Gaulle, C. (1989). *Mémoires de guerre*. Paris : Plon, coll. « Omnibus », 1994.

Lacan, J. (1966). *Les Écrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1975). *Le séminaire XX, Encore (1972-1973)*. Paris : Seuil, coll. « Le Champ freudien ».

Lacan, J. (1986). *Le séminaire VII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*. Paris : Seuil, coll. « Le Champ freudien ».

Lacan, J. (1994). *Le séminaire IV, La Relation d'objet (1956-1957)*. Paris : Seuil, coll. « Le Champ freudien ».

Lacan, J. *Le séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant (1970-1971)*. non publié.

Lacan, J. *Le séminaire XXIII, Le Sinthome (1975-1976)*. non publié.

Lacouture, J. (1965). *De Gaulle*. Paris : Seuil, coll. « Le temps qui court ».

Le Bihan, A. (1996). *Le Général et son double, De Gaulle écrivain*. Paris : Flammarion, coll. « Essais ».

Levi-Strauss, C. (1958). *Anthropologie Structurale*. Paris : Plon, Presses Pocket, coll. « Agora », 1974.

Mauriac, F. (1964). *De Gaulle*. Paris : Grasset.

Mauriac, J. (1975). *Mort du Général de Gaulle*. Paris : Grasset, coll. « Les cahiers rouges ».

Nora, P. (1992). Gaullistes et communistes. In P. Nora (Ed.), *Les Lieux de mémoires, tome II, Les France, I, Conflits et partages*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoire ».

Rouso, H. (1987). *Le Syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*. Paris : Seuil, coll. « Points Histoire », 1990.